

Christian Dubuisson

# **L'ÉMIR DU BOCAGE**

Vrais faux secrets de demain

**Mon Petit Éditeur**

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

<http://www.monpetitediteur.com>

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France

IDDN.FR.010.0115112.000.R.P.2010.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2010

**Minima de malis**  
**Des maux choisir les moindres**  
**Fables de Phèdre – extrait**



# Avertissement

S'agissant d'une fiction, toute ressemblance avec des personnes ou événements, passés, présents ou à venir serait fortuite.



## Le pilote de lits médicalisés

Je m'appelle Léon, de Nevers. Nevers est la ville où je suis né... Je ne sais plus quand... J'ai l'impression de flotter et je n'entends que le bruit des roues du lit. Même enrobées de caoutchouc, le flac – flac ininterrompu sur les joints des dalles du couloir commence à m'agacer sérieusement. Un vague et lointain souvenir s'empare de ma pensée, prend corps, de plus en plus précis, implacable. Les pneus de la voiture claquent à intervalles réguliers, sur une autoroute allemande ; pendant des centaines de kilomètres les plaques de béton succèdent aux plaques de béton, reliées entre elles par un épais joint de dilatation en caoutchouc synthétique. Normal, les chasseurs Bf 109 doivent pouvoir atterrir sur ces pistes de campagne, pour faire le plein de carburant, recharger les soutes à munitions... Ça recommence... Les lumières défilent à nouveau, mais ce n'est pas le soleil, jouant à cache-cache derrière un rideau d'arbres, en fin d'arrondi, lorsque les roues touchent le sol, après un léger cabré ; en inversant les pales, je vais immobiliser le chasseur pour être face au vent et décoller le plus rapidement possible. Dès la coupure du contact, les rampants n'auront plus qu'à poser des cales ; inutile d'en décapiter un ou deux, nous faisons une équipe soudée ! Soudain le chasseur vire au jaune... pourquoi ? Ce n'est pas un Bf 109... Je le reconnais enfin, c'est mon T6 ; Il me secoue comme un prunier, le moteur en étoile est terrible, puissant ! Il hurle, complètement déchaîné. Où est la manette des gaz... j'ai perdu la manette des gaz ! Il me faut lâcher le frein à main, zut, où est-il, lui aussi ? Mais enfin, suis-je bien au

## L'ÉMIR DU BOCAGE

point fixe ? Décoller, oui, c'est ça, je dois décoller. Ça y est, maintenant le palonnier est bloqué... Et avec cette douleur dans la hanche, horrible, mon pied ne bouge plus. Ça secoue de plus en plus. Je ne sais plus ce qu'il faut faire. L'horizon bascule, ça défile ; c'est gris, c'est bleu, je n'ai jamais vu un coucher de soleil au-dessus de Cognac ! Les lumières défilent à nouveau, étranges et longues ; cette fois ce n'est plus sur les côtés du cockpit ; j'émerge enfin du cauchemar... ce sont des néons, au-dessus de ma tête... Tiens, il y en a un à remplacer, complètement éteint ; un autre claque, jetant un éclat jaunâtre à intervalle régulier, ne sachant pas s'il doit s'allumer ou rester éteint, briller ou rester dans l'ombre ! Les néons seraient-ils aussi indécis que les hommes ? Les murs sont gris bleus et défilent sur les côtés. J'ai peur... J'ai froid, je dois être mort. Une idée me rassure soudainement. Si je vois l'homme qui pousse le lit dans lequel je me sens totalement impuissant, cela veut dire que je suis vivant, sinon il me pousserait avec les pieds devant... en avant toute !

Je reprends espoir, essaie de sourire tout en ayant conscience qu'il doit s'agir d'une grimace. Il faut absolument que je parle ! Je dois me prouver que je suis bien vivant, encore.

Le lit prend de la vitesse, les murs défilent de plus en plus vite... Il y a probablement une nouvelle ligne droite... Cet inconscient va me larguer dans un mur, je vais être éjecté à 4 g, au prochain virage ! Tant pis j'essaie, je me risque !

— Vous conduisez comme Fangio !

Ouf, j'ai l'impression qu'il a compris mes paroles ; je devine plus que je ne comprends sa réponse. Il me regarde d'abord, surpris comme un homard contemplant le casier d'un pêcheur avant d'y entrer, puis il ouvre la bouche, semblable à la carpe commençant une conférence de presse.

— Ce n'est pas un brancardier de l'hôpital, je les connais tous ! Chaud devant, ça urge ! *Fïssa, fïssa...*

## L'ÉMIR DU BOCAGE

Je me sens bien. Au moins, quelqu'un parle arabe. Je repense à mon ami Moussa, d'Oran, qui me récitait des *robayads* d'Avicenne, un Iranien ou un Perse, qu'importe... un *toubib*...

Ça ne dure pas. Le désespoir me saisit à nouveau. Ce virtuose de la conduite sportive des lits médicalisés n'a pas pu rencontrer le champion de courses automobiles. Dommage pour moi. Il eut pu en recevoir un enseignement utile en ce pâle matin de mars. Ce jeune homme va de plus en plus vite, au risque de percuter un lit venant en sens inverse. Une odeur étrange surprend mes narines.

— On arrive, monsieur, on vient juste de passer les cuisines, le bloc est à côté !

Le ralentissement est brutal. J'espère que le harnais va tenir bon. Le lit va-t-il effectuer un cheval de bois ? Soudain je m'interroge... J'ai compris... Té peuchère, ils sont fadas dans cet hosto ! Ils s'imaginent que je vais manger leur pot-au-feu, si jamais je me réveille un jour ? Je dois descendre absolument de ce lit, prendre la fuite, immédiatement. L'effort doit être trop important... le voile noir.

— Ne vous agitez pas, monsieur, tout va bien ! Je suis l'infirmière anesthésiste.

Je bredouille en voulant hurler que je ne suis pas sourd ! Pourquoi me parler aussi fort dans les oreilles, je ne suis pas un débile, nom de Zeus !

— Je suis Natacha... Vous me connaissez bien... C'est à cause du masque...

Ses yeux sourient, je ne vois pas les lèvres charnues, mais je devine les cheveux blonds, sous la calotte verte. Mon Dieu qu'il fait froid dans cette salle. Natacha est là, elle ne me quitte pas du regard, mais elle va et vient, s'occupe à droite et à gauche, avec ses copines, toutes de vert vêtues... Elles sont affriolantes ces petites... Je suis sur le point de fondre, mais il me faut rester digne. Pas difficile avec le froid qui règne en ces lieux. C'est

## L'ÉMIR DU BOCAGE

pas vrai, la torture recommence ! Elle revient, je ne tiens plus...  
Je le lui dis ? Chiche ?

— Je te connais bien Nattes à chat... Tu aimais ça, que je t'appelle Nattes à chat, ma jolie... Elle est Russe, Natacha... Elle faisait bosser les ploucs de la *Stasi* et avec elle, ça valsait ; pas très doués pour apprendre la langue de Pouchkine ! Ouille ma tête, ma pauvre tête... J'ai mal à cette jambe de misère.

— N'essayez pas de parler, monsieur, cela vous fatigue inutilement et je ne vous comprends pas... Tout va bien, c'est Hussein qui va vous endormir. D'abord nous allons vous glisser sur la table d'orthopédie. Il faut nous aider... Allez-y, on y va... Un, deux, trois, poussez avec la jambe valide... C'est bien, vous y êtes. Ça va ?

Elle se moque de moi, Natacha... Comment cela pourrait-il bien aller ? J'ai honte de mon impossibilité à maîtriser la situation. Ce n'est pas fini, je le sais, et cette allumeuse me demande si ça va... **NON, ÇA NE VA PAS, NATTES A MIAOU !**

Lui, je le reconnais. C'est Hussein, l'anesthésiste. Il a le regard chaleureux des vrais Orientaux et sa bavette ne peut dissimuler totalement ses grosses moustaches noires. Celui-là a bien caché son jeu, mais je suis entre de bonnes mains ! Pour endormir les foules il n'a pas son pareil...

— C'est Moustapha qui va vous opérer... Vous pouvez lui faire une confiance absolue. Je ne vais pas vous quitter d'une semelle. Natacha est là aussi, si je dois passer dans la salle à côté... Tout va bien... J'ai piqué, vous aller partir tout doucement... pensez à une chose agréable... Bientôt tout ça ne sera plus qu'un très mauvais souvenir... dormez... On s'occupe de tout...

Qu'est-ce que tu me racontes Hussein, tu parles si je connais Moustapha, un vrai chef, la crème des hommes ! Eh puis d'abord, pourquoi me vouvoies-tu ? Hein, Hussein ? Moustapha, né de père libanais, naturalisé français, a bien caché son jeu... Sacré émir ! Ils sont impayables ces petits gars ! Il faut

## L'ÉMIR DU BOCAGE

absolument que je vous raconte... Allô ? Ne quittez pas... je sens que ça bascule... Je pars... restez en ligne... encore un peu... Je vais vous raconter...

— C'est bon, il dort profondément... Natacha, à toi pour la sonde pendant que j'intube et fais-moi ça bien ! Ne t'endors pas sur le sujet, ma jolie, autrement il te faudra aller jusqu'au bout !

Éclat de rire général dans la salle.

— C'est parti les enfants, décréta Moustapha, le chirurgien. Le cœur ?

— C'est parfait... Incroyable pour son âge, répondit Hussein.

En fait tout ça est stupide, profondément stupide. Stupide mais prévisible, donc vraiment stupide puisque prévisible. Avant de vous parler de ce 6 juin 2034, date où tout a définitivement basculé, je dois vous dire que les hommes sont bêtes, bien plus bêtes que les bêtes. Jamais elles n'auraient fait ce que nous avons fait. Imaginez un seul instant... Vous essayez de planter un clou et vous vous collez un bon coup de marteau sur les doigts... Que faites-vous ? Si vous êtes dans la moyenne qui a réussi au certificat d'études ou même seulement DEPG (Diplômé de l'École Primaire de Garçons), vous prenez toutes les précautions pour ne pas recommencer ; si vous êtes arrivés à BAC + 70, comme moi, vous confiez le travail à quelqu'un d'autre en expliquant ce qu'il convient de faire et de ne pas faire. Immanquablement, vous vous faites traiter de vieux croûton d'un autre âge, parfois sous une forme un peu plus diplomatique, je l'admets, et alors... vous attendez la suite : un juron accompagné d'un ouille sonore et douloureux ! Encore une fois, le croûton avait raison !

Moralité on ne fait bien que ses propres bêtises et l'expérience des autres ne sert à rien, surtout si l'on a subi les cours d'écoles prestigieuses, trop souvent déconnectées du

## L'ÉMIR DU BOCAGE

monde réel. Eh bien, nous, afin de vous donner un exemple facilement compréhensible, nous avons remis l'index sur la tête du clou et l'on a redonné un grand coup de marteau dessus, histoire de bien l'enfoncer, à partir de 2009, il me semble... ou peut-être de 2012, je ne sais plus très bien, c'est tellement loin et tout est allé si vite ensuite.

« On s'occupe de tout »... Ça aussi ils nous l'avaient dit... Ils s'occupaient de tout... On a vu comment !

Par chance, je n'avais pas fait d'études et ne les avais poursuivies en aucune façon, n'ayant aucune chance de les rattraper. Je préférais poursuivre la petite Lulu qui faisait tout pour se faire rejoindre, après l'orée du bois. Ensuite j'ai appris la mécanique. Pas le choix, la mobylette et la moto de mon père tombaient, l'une et l'autre, régulièrement en panne, à croire qu'elles s'étaient donné le mot. Un Magna Debon 125 cm<sup>3</sup>, fabrication de guerre, c'est impressionnant, ça impose le respect ! Donc, je connaissais le moindre recoin de ses entrailles. Pendant que je jurais par tous les diables, de l'univers et de la terre, pour la faire démarrer, Lulu écoutait la radio, sur un petit poste à transistor, avec des « transistors au germanium », un truc sans avenir. Hélas, un jour, avec des yeux mouillés de chat qui a reçu une bassine d'eau, Lulu me présenta son poste dont ne sortait plus aucun son. Selon elle, si je pouvais faire rugir le vélomoteur fumant de mon père, je pouvais tirer quelques soupçons de sa boîte à savon, enfin j'avais le devoir d'essayer !

On tient à sa réputation de bricoleur ! Je me décidais à franchir une étape que je ne savais pas... décisive. À deux pas de la boucherie se tenait une boutique de « dépanneur radio » dont l'officiant m'intriguait depuis longtemps. Je me décidais à aller le voir. Il me sembla très heureux qu'un jeune homme comme moi portât intérêt à son travail ; il accepta ma présence à ses côtés. Lulu supporta, avec une patience remarquable, l'extinction de voix de son moderne poste à galène puisqu'elle

## L'ÉMIR DU BOCAGE

me voyait plongé dans des revues techniques... auxquelles je ne comprenais strictement rien. L'espoir fait vivre.

Le technicien de la boutique portait un béret noir, vissé bien en arrière sur la tête, partie intégrante de sa chevelure. Il me donnait l'impression de sortir de sa caisse à outils. Quand il officiait, probablement pour conjurer le mauvais sort, il allumait une Gitane mais qui s'éteignait cinq minutes après, laissant les cendres tomber dans le poste de radio qu'il venait d'ouvrir. Alors, d'une voix docte, le mégot jaunâtre pendant au coin des lèvres, il décrétait selon l'un ou l'autre cas : « C'est le condensateur » ou bien « c'est la bobine ». Parfois, après que les cendres eussent recouvert totalement les entrailles du poste, donc dans les cas extrêmes, il décrétait : « C'est la triode, la mélangeuse ». Alors, il partait vers la réserve, remplissait un « bon tri plis » puis, fier comme l'empereur, il retirait la lampe défectueuse et plantait la nouvelle dans le culot. Prenant son temps, comme pour mieux savourer les instants à venir, d'un geste auguste, il allumait une nouvelle Gitane et, après avoir tiré dessus goulûment, il tournait le bouton de mise sous tension ; nous attendions que l'appareil chauffe. Les tubes rougissaient, l'œil magique verdissait, se refermait sur lui-même comme une huître et, dès les premières notes émises par le haut-parleur, les cinq centimètres de cendres, en attente à l'extrémité du clope, se répandaient enfin dans l'appareil, en volutes grises, portées par une musique venue du fond des ondes. Face à ce mystère, ma soif de connaissance ne faisait qu'augmenter.

Aujourd'hui encore, il me faut l'avouer, je n'ai pas compris totalement l'exorcisme auquel il se livrait. Mais, dans le pire des cas, même plein comme un cendrier, le poste finissait toujours par émettre des sons !

« Tu vois, petit, me disait-il, ça au moins, ça vit... Avec leurs transistors ils n'iront pas bien loin... Le transistor n'a aucun avenir ! ».

## L'ÉMIR DU BOCAGE

Pourtant, avec lui, curieux de ce phénomène nouveau, j'ai ensuite étudié sérieusement et, ensemble, nous avons réparé le poste de la petite Lulu, ainsi que tous les autres postes arrivés à la boutique, par la suite. Le silicium remplaça heureusement le germanium pour la fabrication des transistors.

Marcel était prêt pour faire le grand saut dans la technologie moderne. Moi aussi. Désormais, ayant presque résolu le mystère des ondes invisibles, je fus fasciné par les avions jaunes qui venaient tourner au-dessus de notre école, dans un bruit d'enfer. Ils semblaient nous dire de venir les rejoindre. Je n'ai pas résisté plus longtemps à cet appel. Malgré la guerre, dont il fallait taire le nom, j'ai signé.

Il y a donc eu la base aérienne de Cognac et ses magnifiques T6 !

Il paraît que je faisais preuve d'une trop grande indépendance d'esprit ! Je repartis rapidement en base école ; mon seul avenir était d'être un rampant ou un fusilier de l'air ! Rompez ! Adieu les chevauchées fantastiques, les *Schuss* à travers les nuages, Guynemer, l'Aéropostale. Par chance la guerre d'Algérie prit fin en 1962. Des jeunes gens se prirent à rêver, à nouveau, des deux côtés de la Méditerranée.

Donc, parti en base, j'y traîne mon ennui en uniforme jusqu'au moment où j'attire l'attention d'un drôle de gars, un sous-officier, un peu plus âgé. Il est sympa, rigolard, remarque très vite mes capacités d'adaptation, mes connaissances, un certain sens pratique, bref, il devient mon pote. J'aurais dû me méfier car, sans avoir compris ce qui m'arrivait, je me suis retrouvé en face de son colonel, un homme qui ne s'était jamais fait remarquer. Sympa lui aussi, vraiment pas l'allure d'un de ces pète-sec, ganté, tiré à quatre épingles comme j'en avais vu dans la biffe. Déjà que dans l'armée de l'air ils me semblaient assez relax, celui-là les battait tous.